

Notes pour une philosophie critique des rapports sociaux de pouvoir dans les apprentissages informels de la vie quotidienne.

Autrice : Irène Pereira

Publication : Les cahiers de pédagogies radicales, 2023.

Mots clefs : Vie quotidienne, technocapitalisme, rapports sociaux imbriqués, apprentissages informels, formation existentielle, curriculum caché, pédagogie critique.

Introduction

0.1. Objectif général de la recherche en philosophie de l'éducation :

Cette recherche vise à explorer différents domaines où s'exercent dans la vie quotidienne des micro-pouvoirs qui sont l'expression de rapports sociaux systémiques.

- En quoi les apprentissages informels sont-ils différents dans la vie quotidienne dans la perspective de subsistance (mode de production domestique) et dans le mode de production technocapitaliste ?
- Comment apprend-t-on à vivre avec les dispositifs techniques du technocapitalisme ?
- Comment ses apprentissages incorporent-ils des rapports sociaux ?

0.0.1. Qu'est-ce que la pédagogie critique ?

- Il est possible d'appeler pédagogie critique une approche des phénomènes éducatifs qui s'intéressent aux rapports sociaux de pouvoir dans les apprentissages aussi bien sous le versant de la contrainte exercée par le rapport social que sous la forme des résistances individuelles et/collectives exercées face aux rapports sociaux.

0.2. Trois étapes :

0.2.1. Il s'agit d'essayer de cartographier les différents domaines de la vie quotidienne dans lequel le sujet est confronté à des micro-pouvoirs : urbanisme, technologies numériques, consommation, emploi, design...

0.2.2. Mais, cette exploration des micro-pouvoirs dans la vie quotidienne, nous conduit ensuite à devoir problématiser l'analyse de ces rapports sociaux de pouvoir. Il s'agit d'étudier comment dans l'ensemble de la culture matérielle de la société techno-capitaliste s'exercent des rapports sociaux de pouvoir.

0.2.3. Enfin, l'objectif est d'essayer d'en extraire, de manière spéculative, les apprentissages effectués. Ces apprentissages peuvent prendre différentes formes : apprentissages inconscients de la domination, expériences conscientes de l'oppression, apprentissages infrapolitiques de résistance, savoirs critiques académiques et enfin des savoirs militants.

0.3. Critique de la vie quotidienne, micro-pouvoirs et curricula cachés

0.3.0.1. Sociologie des usages, participation et émancipation

Contre une sociologie critique mettant en avant des effets d'aliénation totale, dans la continuité de Michel de Certeau, tout une sociologie des usages a insisté sur les capacités des acteurs/actrices à subvertir les productions industrielles par des usages créateurs.

Si on peut effectivement souligner les limites d'une critique trop homogénéisatrice, on peut se demander s'il est possible de faire abstraction des conditions sociales ou plus généralement du cadre socio-économique. Peut-on aborder les usages sans tenir compte du fait que l'on est dans le mode de production domestique (économie de subsistance) ou dans un mode de production capitaliste ?

On peut se centrer sur l'action des personnes en analysant leur actions comme de la création. Alors que ce qui est pensé comme de la création peut-être appréhendé comme un travail cognitif qui se trouve exploité dans le cadre d'un capitalisme néolibéral qui exploite les compétences de création et d'inventivité des acteurs/trices. Par exemple du travail gratuit de création sur internet peut devenir du digital labor servant à de la production de valeur.

De ce fait, une même action, qui peut être interprétée comme du « braconnage culturel » (De Certeau), peut sous un autre angle être interprété comme du travail exploité dans un cadre capitaliste. On peut voir une telle conséquence par exemple, dans l'ouvrage *La culture consommée*.

De ce fait, dans une même action peuvent se jouer des « relations sociales » et des « rapports sociaux » de pouvoir. Cette action peut être ambivalente et apparaître à un certain niveau comme une action de subversion et à un autre comme une action de reproduction sociale.

Néanmoins, il ne s'agit pas de nier toute capacité d'émancipation. Il s'agit pour cela de se demander si l'action en question contribue à modifier les « rapports sociaux de pouvoir ». On a donc dans ce cas affaire à ce que Danièle Kergoat appelle une « pratique sociale » (et non pas une relation sociale).

0.3.1. Critique de la vie quotidienne.

Henri Lefebvre, dans trois ouvrages, a élaboré sous un angle marxiste une critique de la vie quotidienne. Comme le souligne G. Pruvost, dans *Quotidien politique*, à la différence de l'approche uniquement micro-sociologique de De Certeau, Lefebvre inscrit sa critique de la vie quotidienne, dans une critique macro-sociale.

Lefebvre écrit dans le Tome 3 de *Critique de la vie quotidienne* : « Un inventaire du siècle, dans cet éclairage, devra tenir compte des technologies, mais aussi des rapports sociaux et de leurs expressions diverses, des problèmes politiques et de l'histoire, le quotidien étant à sa manière un produit historique (peut-être le « produit » le plus proche de nous, le plus accessible à la compréhension). » (Introduction, p.7).

Ce qui nous intéresse donc dans le projet de Lefebvre concernant la critique de la vie quotidienne, c'est son ambition de saisir les rapports sociaux à l'œuvre dans le quotidien : « on se rend compte que la considération de ces actions isolées n'épuise pas le quotidien, mais qu'il faut aussi envisager leur contexte les rapports sociaux dans lesquels elles prennent place. » (p.8)

La sociologie de Lefebvre ne verse pas dans le réductionnisme d'un marxisme dogmatique qui considérerait que la seule dimension importante de l'étude de la société se trouve dans les rapports sociaux dans la grande industrie. La vie quotidienne dans toutes ses dimensions est un objet pour la sociologie des rapports sociaux. Notre projet est donc de prolonger le travail d'Henri Lefebvre sous deux angles :

- en le centrant non pas seulement sur les rapports sociaux capitalistes, mais également sur les autres rapports sociaux : de sexe, de racisation ou encore validistes.
- en s'intéressant aux apprentissages informels qui s'effectuent dans les deux versants des rapports sociaux : du côté de la contrainte et du côté de la résistance.

0.3.2. Des micro-pouvoirs qui expriment une oppression sociale systémique.

Il ne s'agit donc pas ici d'analyser les micro-pouvoirs en soi, mais bien d'analyser les micro-pouvoirs en tant qu'ils peuvent exprimer à un niveau micro-social, des formes de rapports sociaux de type macro-sociaux.

La position foucauldienne sur la micro-physique du pouvoir tend à remettre en question les théories macro-sociales du pouvoir. Néanmoins, il est possible de se demander si la position foucauldienne sur le pouvoir ne conduit pas à introduire en réalité une indistinction problématique entre les formes interactionnelles de pouvoir et les formes macro-sociales du pouvoir.

Or il est possible de se demander si justement une analyse politique du pouvoir ne doit pas nous conduire à distinguer dans une situation données quelles sont les différentes formes de pouvoir qui sont à l'oeuvre : interactionnelles, institutionnelles ou encore systémiques. La conception foucauldienne du pouvoir semble introduire une indistinction entre les différents types de pouvoir. Les approches foucauliennes parlent ainsi indistinctement de « rapports de pouvoir » pour toutes les formes de pouvoir, là où par exemple, la sociologue féministe matérialiste Danièle Kergoat introduit des distinctions heuristiques entre : relations sociales de pouvoir, rapports sociaux de pouvoir et rapports de pouvoir et pratiques sociales.

0.3.3. Les « curricula cachés » des micro-pouvoirs de la vie quotidienne

L'hypothèse que nous formulons ici, c'est qu'à travers les micro-pouvoirs de la vie quotidienne s'expriment des curricula cachés qui engendrent des apprentissages capitalistes, sexistes ou encore validistes.

Mais cette analyse des curricula cachés ne doit pas aboutir à une vision monolithique de la réalité, cela conduit à décrire des formes de résistances qui peuvent être infrapolitiques ou militantes. C'est un des enjeux du féminisme matérialiste ou de la pédagogie critique de s'intéresser aux deux versants des rapports sociaux.

0.3.3.1. Sociologie du quotidien et rapports sociaux de pouvoir

Néanmoins, le projet d'une critique de la vie quotidienne tend à mettre en avant la dimension systémique du capitalisme (comme chez Marcuse ou les situationnistes). L'ensemble de population semble être pris dans une aliénation totalisante. Or, les rapports sociaux tendent à créer des différences qui tendent à disparaître quand le capitalisme n'est analysé que comme système.

Salvador Juan distingue le mode de vie (qui est uniforme) et les styles de vie qui vont variés par exemple en fonction de la classe sociale. Pour cet auteur, le style de vie peut même être utilisé pour se singulariser. De ce fait, l'analyse de la vie quotidienne ou du mode de vie doit tenir compte des antagonismes des rapports sociaux qui fait que la vie quotidienne d'une femme ou d'un homme, des classes populaires ou des classes aisées, des personnes valides et des personnes handicapées n'est pas la même.

Sous le terme de « non-humains », Latour a introduit en sociologie la question de la relation des humains aux objets. Néanmoins, sa manière d'aborder les non-humains n'inclue pas les rapports sociaux.

Il ne s'agit pas de considérer qu'il serait en soi préférable de retourner au mode de production domestique (économie de subsistance) par rapport au mode de production technocapitaliste. Tous les modes de production génèrent leurs rapports sociaux de pouvoir spécifiques.

0.3.4. Résistances et militance : le rôle de la conscience sociale critique.

L'un des enjeux est d'essayer de se demander s'il existe une continuité (thèse continuiste) ou une rupture (thèse rupturiste) entre les différentes formes de résistance. Ces lignes de ruptures pourraient être effectuées entre : inconscience/conscience ; ignorance/savoir.

Y-a-t-il une différence de nature entre les formes de résistances infrapolitiques inconscientes et les formes de résistances infrapolitiques conscientes ?

Y-a-t-il une différence entre les formes de résistances liées à une expérience de sens commun et celles liées à un savoir académique ?

Y-a-t-il une rupture entre les formes de résistance infrapolitiques et l'engagement militant dans une action collective ?

Un des enjeux consiste à savoir quel est le type d'apport que suppose la connaissance théorique dans les actions de résistance.

A la suite de Freire, H. Giroux souligne l'importance que l'action de résistance infrapolitique (mise en lumière par Paul Willis dans *L'école des ouvriers*) soit orientée par une prise de conscience sociale critique, pour vraiment lutter contre la reproduction sociale.

0.3.5. Industries capitalistes et études sur la réception et les usages.

Les travaux qui se centrent sur les industries, comme celles de l'École de Francfort, sur les industries culturelles, mettent en avant l'aliénation totalisante que subissent les consommateurs.

De leurs côtés, les études sur la réception ou sur les usages mettent en lumière les marges de manœuvre des personnes, leurs capacités. C'est le cas de De Certeau dans *L'invention du quotidien*.

Mais comme l'a souligné Stuart Hall, dans *Codage/Décodage*, la réception d'un message n'est pas identique pour tous les récepteurs. De même, tous les usages ne se traduisent pas par uniquement des apprentissages de la domination, mais également par des pratiques de résistances infrapolitiques, ou militantes.

0.3.6. On peut distinguer possiblement plusieurs figures de résistance :

- la figure de la résistance infrapolitique (inspirée de James Scott) ou de De Certeau (avec la notion de tactique). On se situe au niveau des micro-politiques.
- la figure de la dissidence (Pereira, 2023)
- la figure de l'alternative
- la figure de la résistance civile collective
- la figure du ou de la désobéissant
- la figure de l'autonome (expérience de rupture avec la vie quotidienne capitaliste)

0.4. Cartographie de plusieurs positions théoriques

Il est possible de tenter de cartographier plusieurs positions théoriques concernant la relation entre micro-pouvoirs et macro-pouvoirs :

- L'autonomie de la technique : Les micro-pouvoirs sont la conséquence d'une autonomisation de la technique (ex : Mumford, Ellul...) : Il existe un ensemble d'auteurs qui considèrent que les micro-pouvoirs expriment en réalité une certaine forme prise par la technique : la méga-machine (Mumford), le système technicien (Ellul). La méga-machine peut être opposée à la technique démocratique (Mumford) et opposée également à des formes d'organisation politique (le communalisme).
- Le système capitaliste (Marx, Lefebvre, Marcuse) : Les micro-pouvoirs sont l'expression à un niveau microsocial des rapports sociaux capitalistes. Il serait alors possible de trouver dans le système capitaliste l'origine de toutes les formes de rapports sociaux de pouvoir.
- La conception matérialiste sociale : Dans les situations micro-sociales, il est possible de distinguer à la fois des relations sociales et des rapports sociaux (Kergoat). Les rapports sociaux peuvent être de plusieurs ordres : capitalistes, sexistes, racistes, validistes... Le rapport social produit deux groupes sociaux antagonistes.

0.4.1. Cette cartographie fait apparaître deux problèmes :

- le premier porte sur l'existence de deux approches macrosociales divergentes : l'une aborde l'oppression comme découlant d'un système macrosocial impersonnel (système technicien, méga-machine), l'autre comme découlant de rapports sociaux entre groupes sociaux.
- un autre problème porte spécifiquement sur la nature du système capitaliste, à savoir un rapport social entre des groupes sociaux, ou un système abstrait impersonnel (Ecole de Francfort).

La notion de technocapitalisme, utilisée entre autres par Pascal Chabot ou Eric Sadin, peut permettre d'articuler les deux conceptions. Le capitalisme peut fonctionner à la fois comme un système impersonnel et comme un rapport social de pouvoir.

Néanmoins, la notion de technocapitalisme n'est pas entièrement satisfaisante, elle laisse de côté d'autres problèmes :

- La place de l'État : L'État est-il une institution qui dépend de l'organisation capitaliste (thèse marxiste) ou l'État est-il une institution, autonome du capitalisme, qui serait une émanation du système technicien ?

En effet, si dans le contexte actuel, l'oppression sociale semble découler du technocapitalisme, l'existence des régimes bureaucratiques soviétiques a mis en lumière que la logique technicienne peut être présente en dehors du capitalisme. De même, Simone Weil souligne qu'au début du capitalisme, la manufacture est une forme d'entreprise capitaliste sans machines. La technocratie est donc pour elle une structure commune au capitalisme et aux régimes soviétiques.

Néanmoins, il faut noter que la manufacture, comme l'a montré Adam Smith, se caractérise par une rationalisation technocratique de la division sociale de travail. Il semble donc bien exister un lien comme l'a montré l'école de Francfort entre rationalité technique et capitalisme. Néanmoins, la rationalité technique déborde la forme capitaliste de l'économie, puisqu'elle est possiblement

compatible avec une bureaucratie socialiste ou , dans des œuvres de science-fiction, avec une technocratie écologiste.

- Le capitalisme permet-il de rendre compte de l'ensemble des rapports sociaux de pouvoir (racisme, sexisme, validisme...) ou existe-t-il plusieurs rapports sociaux imbriqués ?

Cette enquête spéculative autour des apprentissages informels dans les expériences de micro-pouvoirs doit nous amener à élucider un peu mieux le type de théorisation qui peut-être effectué des oppressions à l'œuvre dans les micro-pouvoirs de la vie quotidienne.

0.4.1.1. La mégamachine

Fabian Scheider, dans son ouvrage *La fin de la mégamachine*, choisi pour sa part de reprendre la notion de mégamachine (à Mumford), mais il la fait commencer au XVIIe siècle (et non pas dès l'Antiquité), même s'il dégage 4 tyrannies auparavant qui sont à l'origine de la « mégamachine ». Ces quatre tyrannies se réorganisent pour produire la mégamachine : l'économie capitaliste, les Etats nations avec leur monopole de la violence légitime, une idéologie. Il ne met pas en lumière le rôle de la technique, mais le caractère machinique (ou systémique) du fonctionnement social.

Néanmoins, si la dimension machinique apparaît comme un élément qui peut être heuristique pour comprendre le fonctionnement actuel de la vie quotidienne, il est nécessaire d'analyser comment cette « mégamachine » est traversée de rapports sociaux. Elle n'a pas les mêmes implications pour tout le monde.

Il est possible de comprendre la « mégamachine » comme une expression de la domination de la « rationalité instrumentale ». L'organisation sociale fonctionne comme une machine autonome car la technique n'est plus un outil, mais une machine autonome. Ce fonctionnement machinique n'est pas propre néanmoins au capitalisme (on la retrouve également dans la bureaucratie soviétique).

La notion de méga-machine a l'avantage de pouvoir s'appliquer à la bureaucratie socialiste, au capitalisme ou encore à l'éco-technocratie.

Il est donc possible de considérer que le technocapitalisme n'est que la forme capitaliste de la mégamachine.

0.4.2. On trouve chez les autrices de la perspective de subsistance, comme Maria Mies, une réflexion pour articuler une sociologie des rapports sociaux et une analyse technocritique de la modernité capitaliste.

0.4.3. Médiations techniques et production capitaliste :

Notre milieu social est composé et structuré par des productions techniques. Dans la critique de la vie quotidienne, la question technique occupe une place fondamentale. Car les innovations techniques ont une implication fondamentale sur l'organisation du monde et notre rapport au monde et à autrui.

La transformation des techniques est liée à l'organisation socio-économique de la société. Dans ce cadre, il s'est mis en œuvre une imbrication tout à fait spécifique entre la rationalité technique et le capitalisme (Ecole de Francfort : Marcuse, Habermas, Feenberg). On peut parler de fait d'un technocapitalisme, et en particulier actuellement d'un technocapitalisme numérique.

L'analyse des apprentissages de la domination et de la résistance doit prendre en compte la manière dont ceux-ci sont structurés par les productions matérielles capitalistes. En effet, les objets qui constituent notre quotidien sont des objets qui pour l'essentiel proviennent du mode de production capitaliste, de la société industrielle. Les modes de vie d'une époque sont liés aux productions matérielles de cette époque.

L'utilisation même des dispositifs techniques implique de se plier à leurs contraintes de fonctionnement et donc aux apprentissages qui en découlent. Or le mode même de leurs fonctionnements implique des rapports sociaux. Pour pouvoir faire fonctionner ces objets, il faut accepter les rapports sociaux de pouvoir qui les structurent. Les utiliser devient une habitude qui structure notre rapport monde en fonction de ces rapports sociaux.

0.4.3.1. Socialisation et apprentissages informels.

Il serait possible de se demander si la notion de socialisation ne permet pas de rendre compte des apprentissages informels en relation avec les rapports sociaux : socialisation de classe sociale et socialisation de genre.

Cependant, notre hypothèse, c'est qu'il existe dans l'expérience de la vie quotidienne, au sein du techno-capitalisme, des apprentissages informels qui ne relèvent pas de la socialisation primaire ou secondaire. C'est le cas, par exemple, des apprentissages en lien avec des objets techniques.

Néanmoins, notre relation avec les objets techniques peut être porteuse de rapports sociaux sans pour autant relever de la socialisation. Or les productions techniques des industries technocapitalistes occupent une place très importante dans les transformations de nos vies quotidiennes.

0.4.3.2. Illusions nostalgiques

Il ne s'agit pas d'imaginer que la vie quotidienne auparavant était moins emprunte de rapports sociaux que sous le technocapitalisme, mais il s'agit plutôt de se demander comment le technocapitalisme reconfigure la vie quotidienne.

Cette transformation est marquée par le passage d'une économie de subsistance, marquée par le principe de réalité, à une économie technocapitalisme caractérisé par une conception de la liberté comme délivrance des contraintes matérielles.

0.4.4. Rapports de pouvoirs et rapports sociaux.

La notion de rapport de pouvoir au sens foucauldien n'implique pas une base matérielle économique. C'est pourquoi le rapport de pouvoir peut être constitué par exemple par le contrôle et la surveillance.

Aborder la surveillance, non plus simplement comme un rapport de pouvoir, mais comme un rapport social (au sens marxien que lui donne Danièle Kergoat), c'est en rechercher la racine dans l'enjeu du travail. Car ce que l'on cherche à contrôler, c'est la force de travail des êtres humains. Ce travail peut être du travail salarié, du travail domestique, du travail reproductif ou encore du travail sexuel...

Sur le plan de la critique de la vie quotidienne, on peut le pointer par exemple dans certaines formes de travail gratuit tels que : le travail du consommateur (Marie-Dujarier), le digital labor (Caselli)...

0.5. Méthode :

0.5.1. **L'usage de la fiction spéculative** en philosophie est pratiquée par plusieurs auteurs, même si tous ne recourent pas à cette expression pour décrire leur pratique. On trouve l'expression de « fiction spéculative » sous la plume de Donna Haraway. Il est possible également de mentionner le travail de Pierre Castou-Nogues, entre autres dans son ouvrage *La Bienveillance des machines*.

0.5.2. **Les micro-ethnographies fictionnelles du quotidien** constituent un matériau pour une philosophie de terrain sur les apprentissages informels des rapports sociaux. Elles décrivent des situations qui mettent en scène les rapports sociaux, tant dans leur versant de contraintes, que de résistance. Il s'agit d'explorer de manière spéculative comment les rapports sociaux s'expriment dans des micro-pouvoirs. L'ethnofiction a été mise en œuvre en particulier par Marc Augé dans *Journal d'un SDF*.

0.5.3. **La discussion conceptuelle** des auteurs et autrices qui ont déjà abordé et théorisés de formes d'oppression sociales du quotidien, et manière générale la discussion philosophique conceptuelle constitue l'approche retenue dans ce travail.

Première partie. Les catégories structurantes des micro-pouvoirs du quotidien : rapports sociaux, dispositifs techniques, temps et espace.

I. La technocratie numérique

1. Récit :

Dans *La Bureaucratization du monde à l'ère néolibérale*, Béatrice Hibou commence son ouvrage par un récit fictionnel dans lequel elle imagine, entre autres, une situation vraisemblable où une personne se trouve confrontée à un problème avec son téléphone portable. Pour régler son problème, elle doit appeler un robot vocal qui doit apporter une solution à son problème. En définitive, elle se trouve confrontée à des situations bureaucratiques absurdes qu'elle ne peut pas débloquer.

2. Comment analyser sur le plan théorique cette situation ?

2.1. Béatrice Hibou utilise dans son ouvrage, tout comme David Graeber, la notion de bureaucratie. La thèse de ces deux auteurs, c'est que loin d'avoir fait disparaître la bureaucratie, le néolibéralisme a généré de nouvelles formes de domination bureaucratique.

2.2. La critique de la bureaucratie apparaît bien illustrée dans l'oeuvre littéraire de Kafka comme l'a mis en lumière Michael Lowy à travers l'expression « chaînes de papier ». Le sujet existentiel se trouve au prise avec un monde de règles impersonnelles. L'analyse se situe ici dans la continuité de la sociologie weberienne sur l'État administratif bureaucratique.

2.3. Dans *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Simone Weil effectue une analyse de la technocratie. Elle la conceptualise sous la forme d'un rapport social entre un groupe social qui maîtrise la machine et un groupe social qui est soumis à la machine.

2.4. On peut néanmoins souligner si on prend l'exemple évoqué par Béatrice Hibou que l'une des principales différences entre la bureaucratie telle, qu'elle est décrite dans les années 1930 (par Kafka ou Weil) et la bureaucratie actuelle, est la place qu'occupent les technologies numériques.

2.5. De leur côté, Dardot et Laval parlent plutôt de La nouvelle raison du monde en s'appuyant sur une approche foucauldienne en termes de normes.

2.6. Certains auteurs, comme Pascal Chabot ou Eric Sadin, recourent quant à eux à l'expression de techno-capitalisme. Cette notion a l'avantage de mettre en lumière l'imbrication du capitalisme et des innovations technologiques, dans les formes que peut prendre l'oppression sociale.

3. Une expérience subjective de réification :

Le sujet existentiel peut éprouver le sentiment d'être confronté à un système impersonnel absurde. A travers cette expérience de la technocratie numérique, le sujet existentiel fait l'expérience d'une réification et d'une contrainte, qui n'est pas la contrainte naturelle, ni même de la vie sociale collective, mais qui est liée à l'existence médiatisée par des productions techno-capitalistes.

4. Des formes de résistance :

- L'une des « tactiques » de résistance à la technocratie numérique consiste à refuser de s'équiper. Par exemple, l'auteur de science-fiction Alain Damasio précise qu'il n'a pas de téléphone portable. Il s'agit pour lui d'un acte de résistance à ce qu'il appelle le « techno-cocon ».

Néanmoins, l'individu fait l'épreuve des limites de la résistance individuelle. En effet, le technocapitalisme structure l'organisation sociale. Il transforme les innovations technologiques en « besoins sociaux » : pour faire une démarche administrative, pour travailler... l'individu est contraint d'utiliser la technologie numérique.

II. Les dispositifs de la société de consommation.

1. Récit descriptif :

Dans le supermarché, les paniers ont des roues pour faciliter le transport des produits. Les flux de visiteurs sont orientés et canalisés par l'ordonnement des rayons. Les rayons sont agencés avec leur têtes de gondoles : ils sont organisés selon un agencement économique. etc...

2. Les dispositifs du quotidien

Michel Foucault caractérise le dispositif de la manière suivante : « Ce que j'essaie de repérer sous ce nom est premièrement un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, les lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref; du dit, aussi bien que du nom dit, voilà les éléments du dispositif, le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments. »

Ce qui nous intéresse en particulier, dans cette critique de la vie quotidienne, ce sont les dispositifs matériels produits par l'économie technocapitaliste.

Dans son ouvrage *Des souris dans un labyrinthe*, Elisabeth Pelegrin-Genel analyse la manière dont notre circulation dans un espace peut être agencée en fonction par exemple d'enjeux économiques capitalistes. Ce qui est le cas pour la consommation.

Simon Lemoine, dans *Micro-violences - Le régime de pouvoir du quotidien*, pour sa part inscrit son analyse dans un cadre théorique foucauldien, qui se centre sur la surveillance, comme celle exercée par la caméra de supermarché.

Mais si effectivement nous sommes surveillés par une caméra, cette surveillance n'est qu'un moyen, pour un objectif qui s'inscrit dans une logique capitaliste. Il s'agit d'une forme de « capitalisme de surveillance » (mais qui n'est pas celui de la captation des données personnelles décrit par Zuboff).

2.1. Principe de réalité dans l'économie de subsistance et principe de rendement dans l'économie capitaliste.

Dans l'économie de subsistance, les contraintes matérielles auxquelles sont confrontés les êtres humains découlent du « principe de réalité » (Freud). Dans l'économie capitaliste, comme l'a souligné Marcuse (dans *Eros et Civilisation*), ils découlent du principe de rendement.

De ce fait, les arts de faire du quotidien ne sont pas ceux de la société de subsistance, ils sont ceux de la société capitaliste et orientés par les productions matérielles capitalistes. Ces derniers ne sont pas produits pour répondre aux besoins des consommateurs et des consommatrices (comme l'avait relevé Marcuse), mais pour générer du profit.

Le technocapitalisme, comme l'a souligné Aurélien Berlan, s'appuie sur une conception de la liberté comme délivrance, ce qui s'effectue au détriment d'une conception de la liberté comme autonomie. De ce fait, les productions technocapitalistes se traduisent par un appauvrissement des arts de faire du quotidien (De Certeau).

3. Quels apprentissages par les dispositifs ?

Le sujet n'est pas forcément conscient de la manière dont les dispositifs le manipule. Ces dispositifs orientent son comportement par l'agencement de l'espace, par le design des objets... Il s'effectue ainsi un ensemble d'apprentissages qui sont inconscients.

Une partie des apprentissages de la domination que produit le technocapitalisme ne se situent pas au niveau de la conscience, mais de l'inconscient. Il peut y avoir recours, y compris à des connaissances sur le fonctionnement du cerveau comme dans le neuromarketing, pour court-circuiter la conscience et ses capacités de résistance.

Les philosophes du soupçon ont effectué une critique de la conscience. Il est dès lors intéressant de constater que le technocapitalisme produit également une critique de la conscience, mais parce que celle-ci apparaîtrait comme un espace de résistance.

4. Quelles résistances infrapolitiques aux dispositifs ?

La question de la conscience trace-t-elle là encore une ligne de démarcation. Il est possible de supposer qu'il existe des formes de résistances sans qu'il y ait conscience de l'oppression et une connaissance de ces mécanismes.

Se pose alors la question de savoir quel est l'apport de la conscience de l'oppression et de la connaissance des mécanismes objectifs à une pratique de résistance.

III. L'aliénation du temps social

1. Récit descriptif :

La mesure du temps structure nos journées. Le matin, le réveil sonne. Il faut être à l'heure pour prendre les transports, pour aller à l'école ou au travail. Il ne faut pas être en retard à ses rendez-vous durant la journée. On doit faire attention aux horaires d'ouverture des commerces. Le soir, il s'agit de ne pas se coucher trop tard pour être en forme le lendemain et réussir à se lever à l'heure.

2. L'analyse du temps social.

Les historiens, comme Edward Thompson, dans « Temps, discipline du travail et capitalisme industriel » montrent la manière dont le rapport au temps a été transformé par l'avènement du capitalisme industriel.

De son côté, Hartmut Rosa, dans Accélération, met en lumière l'accélération du temps social. Il prend en compte la dimension existentielle de cette transformation, mais il la lie à une perte de place de la religion.

L'approche qui est la nôtre est de considérer que la transformation existentielle, qui s'est opérée dans la vie quotidienne, est liée au mode de production technocapitaliste. Ce mode de production exprime un curriculum caché qui induit une hétéro-formation existentielle.

3. Les apprentissages liés à l'aliénation du temps social.

Michel Foucault, dans Surveiller et punir, souligne que les institutions disciplinaires jouent un rôle dans l'incorporation d'un rapport au temps. Par exemple, l'école prépare les élèves à incorporer (intérieuriser dans leur corps même) le rapport au temps qui est nécessaire au capitalisme industriel et au régime de l'usine. Ces types d'apprentissages constituent un curriculum caché industriel.

Il est à noter que le rapport au temps ou à l'espace n'est pas le même selon que l'on soit un homme ou une femme. De ce fait, la structure technocapitaliste n'est pas suffisante pour analyser la vie quotidienne.

4. Les résistances.

Il s'agit de s'interroger sur les formes de résistance infrapolitiques que mettent en œuvre les personnes pour desserrer l'étau du temps. Quels micro-apprentissages effectuent-elle pour mettre en œuvre des « tactiques » (De Certeau) de lutte contre le temps social ? On peut penser dans l'usine, la tactique qui consiste à ralentir le rythme sur la chaîne de travail.

IV. Le patriarcat des objets

1. Récits :

La journaliste R. Endler, autrice de l'ouvrage Le patriarcat des objets, met en scène dans son ouvrage plusieurs récits qui illustrent comment les productions matérielles capitalistes peuvent inclure des biais sexistes : urinoires publics, selle de vélo...

A l'inverse, il est aussi possible de souligner que si certains objets invisibilisent les femmes et n'en tiennent pas compte, d'autres associent les femmes à certains stéréotypes tels que des couleurs.

L'un des exemples les plus couramment analysés portent sur les jouets qui sont sexués et induisent un curriculum de genre en particulier concernant les futures activités professionnelles : les filles sont associées aux futurs métiers du care, les garçons aux métiers en lien avec la technologie, la construction ou les machines.

Un même objet peut être marqueté en rose ou en bleu pour faire en sorte que les parents achètent dédoublent l'achat quand ils ont une fille et un garçon : le vélo rose de la grande sœur ne sera pas réutilisé par le petit frère.

Le technocapitalisme se trouve donc traversé par des rapports sociaux de sexe.

2. L'apprentissage sexiste du quotidien.

La vie quotidienne implique un curriculum caché de genre qui ne date pas du capitalisme. L'existence de rôles sociaux sexués pré-existent au capitalisme. La division sexuée du travail, dès les chasseurs/cueilleurs, implique un apprentissage informel de l'inégalité sociale sexiste.

Les rapports sociaux patriarcaux ne se limitent pas encore aujourd'hui à la vie quotidienne technocapitaliste. Quand il existe encore des économies de subsistance, il peut exister des rapports sociaux patriarcaux.

Cette sexuaton du quotidien est présente à tous les niveaux. On peut penser par exemple à la division entre espace public et espace privé qui perdure encore dans les sociétés qui se considèrent pourtant souvent comme post-patriarcales.

On peut penser également au fait que certaines productions matérielles sont pensées dans la logique capitaliste patriarcale pour être achetées par des femmes et d'autres pour être achetées par des hommes : vêtements, objets d'hygiène, bijoux et accessoires, machines...

On peut considérer que les apprentissage informels sexistes se confondent en partie avec la socialisation genrée. Mais, ils sont plus larges. En effet, il existe des apprentissages informels sexistes par exemple dans le rapport aux objets techniques.

3. Les résistances

Le féminisme a constitué un mouvement social qui a pris en compte la résistance au sexisme au travers de l'ensemble de ces dimensions : éducation genrée, représentations sexistes, rôles sociaux de genre, travail domestique, inégalités sociales salariales, violences sexistes...

Elle a souvent inclut une réflexion sur la vie quotidienne : jouets sexistes, vêtements genrés, marketing sexiste...

La résistance féministe peut passer, à la fois par des actions individuelles avec un prise de distance relativement aux rôles sociaux de sexe imposés, que par des actions collectives de résistance.

V. L'apprentissage du validisme

1. Récit :

Les récits et les témoignages de personnes en situation de handicap faisant face à une réalité sociale qui n'est pas adaptée à leur handicap sont nombreux.

2. Piste d'analyse :

Il est possible de considérer qu'il existe du validisme en dehors du technocapitalisme. Mais l'apprentissage du validisme s'effectue différemment quand l'ensemble de notre rapport au monde est médiatisé par des objets produits par le technocapitalisme.

Il est possible de considérer en s'appuyant sur « le modèle social du handicap » que le rapport des personnes en situation de handicap à la société constitue un apprentissage du validisme, tout comme elle constitue un apprentissage du sexisme pour les femmes. De ce fait, les femmes en situation de handicap apprennent à la fois le sexisme et le validisme comme étant une dimension structurante de leur rapport à la vie sociale.

Les valides l'apprennent également, mais de manière non-consciente, alors que les personnes en situation de handicap se trouvent dans une positionnalité sociale qui leur rend visible cette structuration validiste de la société dans la mesure où elles y sont systématiquement confrontées dans toutes leurs dimensions de la vie quotidienne.

VI. Le transhumanisme comme cas limite du technocapitalisme

1. Le transhumanisme est une idéologie qui prétend que le technocapitalisme est en capacité d'abolir la maladie, la vieillesse et la mort.

2. Le transhumanisme prétend que le technocapitalisme est en mesure de changer totalement notre condition existentielle et non seulement pas notre relation phénoménologique existentielle au monde.

3. Par condition existentielle, il s'agit en dernier recours d'abolir la mort. Pour des auteurs de la tradition existentialiste, comme Sartre, la mort est ce qui vient donner un sens à l'existence, sans la mort, n'aurions plus d'impératif à donner un sens à notre existence.

4. Le technocapitalisme actuel n'a pas encore radicalement transformé notre condition existentielle, mais il a modifié notre relation existentielle au monde en agissant sur des dimensions de l'expérience existentielle : le temps, l'espace, la relation à autrui.

Deuxième partie – L'apprentissage de l'oppression dans l'usage des dispositifs et objets du quotidien.

Dans *Les choses*, Perec décrit sous la forme d'un récit littéraire l'aliénation progressive d'un couple dans la société de consommation naissante en France et ses objets dans les années 1960.

L'hypothèse que nous formulons ici, c'est que les objets que nous achetons et qui caractérisent notre mode de vie, induisent des apprentissages, qui produisent une transformation de soi et une transformation du monde. La formation de soi se déroule ici sous le mode de l'apprentissage de la domination.

Il en va de même des dispositifs matériels dans lequel se déroule notre existence comme l'urbanisme ou l'architecture par exemple.

Section 1 – Les objets

I.1. La voiture

1.1. La voiture est une production capitaliste. L'industrie capitaliste a imposé la voiture comme une nécessité pour générer un profit économique.

1.2. La voiture, comme objet technique, induit tout un milieu qui lui est propre : le pétrole, les pompes à essence, les routes automobiles, les garages, les parking...

1.3. La voiture induit des apprentissages. Pas seulement parce qu'il faut un permis pour pouvoir conduire une voiture légalement. Elle induit un apprentissage liée au comportement du piéton sur la route : une certaine manière d'organiser l'espace entre le piéton et la voiture, un certain comportement du piéton relativement à la voiture. La présence de la voiture modifie l'expérience pédestre.

1.4. Même chez le passager, la voiture induit un rapport à l'espace, au temps, à la vitesse, qui est différent. La voiture rend possible certaines exigences : il est possible d'aller plus loin, d'aller plus vite. De ce fait, il est exigé, par exemple par l'emploi, de prendre la voiture ou un autre moyen de transport motorisé pour aller plus loin en moins de temps. La voiture impose un principe d'efficacité : plus de distances en moins de temps.

1.5. Le technocapitalisme agit sur la formation existentielle du soi. Il impose une certaine formation existentielle du soi. Kant, dans La critique de la raison pure, fait de l'espace et du temps des catégories a priori de la sensibilité. Les catégories a priori de la sensibilité sont désormais des catégories sociales pré-formées par la structure de la production capitaliste.

Ce que n'avait pas perçu Kant qui vivait à une époque où le temps et l'espace semblaient des constantes. La production technocapitaliste a mis en lumière qu'il s'agissait de réalités sociales relatives.

I.2. Le smartphone

2.1 - Éléments d'analyse

- Le smartphone, comme d'autres appareils numériques, a un impact en particulier sur notre attention. Il s'est en effet développé autour de l'internet une économie de l'attention qui a été analysée entre autres par Yves Citton.
- Le smartphone pose également le problème de l'économie de la captation de données. Ce que S. Zuboff appelle le capitalisme de surveillance.
- Le smartphone participe également d'une surveillance technopolicière dans la mesure où il peut être utilisé dans le cadre d'enquêtes de police pour retrouver des auteurs de crimes.

2.2. Apprentissages

- Le smartphone génère un certain nombre d'apprentissages comme des habitudes : vérifier régulièrement ses mails ou notifications, la manière d'organiser ses rendez-vous...
- Le smartphone modifie donc le rapport au temps et la relation de la conscience attentionnelle au monde.

I.3. L'électroménager

1. La notion d'électroménager désigne un ensemble de production technocapitalistes qui sont présentées comme ayant pour fonction de délivrer les êtres humains des tâches ménagères.

2. Mais en réalité, du fait de la dimension genrée des tâches ménagères, il faut comprendre que l'électroménager aurait pour fonction de délivrer les femmes des tâches ménagères. Si on regarde les études sur les tâches ménagères on constate que les femmes ont vu leur temps consacré aux tâches ménagères diminuer, mais pas tant du fait d'un meilleur partage avec les hommes, mais du fait d'un plus grand recours à l'électroménager.

3. Néanmoins, les électroménagers comme d'autres productions du technocapitalisme génèrent des problèmes écologiques : électricité, matériaux non-recyclables, matières premières

4. L'apprentissage du rapport aux tâches ménagères dans le technocapitalisme doit donc croiser le problème des rapports sociaux capitalistes et celui des rapports sociaux patriarcaux.

5. L'électroménager peut être également développé dans le sens d'une sophistication. Par exemple, dans le domaine culinaire, l'invention de robots permettant de réaliser certaines préparations culinaires spécifiques....

5.1. Ici la tâche est présentée comme facilitée, mais également comme permettant l'accès à la réalisation de tâches qui n'étaient pas à la portée de tous car demandant parfois un savoir faire plus important.

I.5. Les meubles en kit.

1. Le meuble n'est pas une réalité récente. Mais le meuble en kit est une réalité qui est liée à la production technocapitaliste : produits en série, avec des matériaux de moindre qualité, moins chers...

2. Le meuble en kit repose en partie sur le travail du consommateur. Le montage du meuble en kit nécessite un apprentissage. Cet apprentissage fait partie du travail du consommateur.

I.6. Les plats conditionnés

1. Les plats conditionnés recouvrent diverses catégories de productions de l'industrie agro-alimentaire : conserves, plats surgelés, plats sous-vide...

2. L'industrie agro-alimentaire transforme notre rapport aux aliments. Il devient en effet possible de manger des aliments hors saisons et provenant de destinations lointaines.

3. L'industrie agro-alimentaire modifie les apprentissages informels. Il n'est plus besoin de savoir cultiver un jardin potager ou de savoir cuisiner pour déguster un repas.

4. Les apprentissages se limitent à faire réchauffer le plat.

5. Pour autant, cela ne fait pas disparaître les apprentissages culinaires, mais ceux-ci se trouvent transformés également grâce à l'électroménager (voir : Electroménager)

I.7. Les appareils de remise en forme

1. Le mode de vie quotidien sous le technocapitalisme est marqué par une augmentation de la sédentarité : recours à la voiture, diminution du travail de subsistance, travail intellectuel plutôt que manuel...

2. Il est possible d'effectuer de l'activité physique sans machines, mais une des logiques du système capitaliste, c'est de convaincre le consommateur qu'une tâche peut être mieux réalisée avec une machine.

3. Dans le cas de l'activité sportive, le paradoxe, c'est que la machine est sensée faciliter une tâche, et donc rendre moins pénible, une tâche qui justement se caractérise par un effort.

I.8. Les objets jetables

1. Avec la crise climatique, un type de production du technocapitalisme semble remis en cause à savoir le jetable. La notion de jetable apparaît spontanément comme s'opposant au durable.

2. La logique technocapitaliste du jetable, c'est que de produire en série des objets de faible durabilité, par exemple à usage unique, et qui doivent être rachetés régulièrement.

3. La jetabilité induit un certain rapport aux ressources naturelles. Elles apparaissent comme inépuisables.

4. La jetabilité n'interroge pas également les conséquences environnementales des déchets.

5. La jetabilité engage un rapport au temps : l'objet n'est pas fait pour durer, il est fait pour avoir une utilisation immédiate. La jetabilité induit le présentisme.

6. A travers le mode de production technocapitaliste, et l'usage des objets qu'il induit, c'est un certain rapport existentiel au monde qui est encouragé.

Section 2 – Les dispositifs

I.1. Le tourisme

1.1. Le tourisme a été étudié comme un espace d'apprentissages informels (Brougère)

1.2. Cependant dans le tourisme, les apprentissages touristiques informels ne peuvent pas être disjoints des rapports sociaux liés au tourisme de masse – rapports sociaux nord/sud -, mais également des enjeux écologistes générés par le technocapitalisme.

1.3. Le tourisme de masse ne se confond pas avec le voyage. Nous appellerons voyage une forme de déplacement qui est antérieure à la société de consommation de masse ou qui rompt avec les formes du tourisme de masse.

1.4. Le tourisme de masse suppose des infrastructures en particulier aériennes. Nombre de forme de tourisme qui prétendent pourtant rompre avec le tourisme de masse sont rendues possible par le recours à l'infrastructure aérienne du tourisme de masse.

1.5. Le tourisme, c'est donc une certaine manière d'apprendre à voyager et à découvrir un autre espace géographique que celui du quotidien. Le tourisme prétend nous permettre de sortir durant une période donnée, relativement courte en générale, de notre vie quotidienne.

1.6. Il y a donc une manière d'apprendre à faire « le touriste ». Cette manière d'être touriste est conditionnée par un ensemble d'infrastructures touristiques : hôtels, restaurants, musée, loisirs...

I.2. Les moyens de communication numérique

1. La parole en co-présence entre deux ou plus d'être humains apparaît comme la première forme de communication.
2. Il est possible également d'imaginer des formes de communication à distance par des tambours ou des signaux de fumés par exemple.
3. Le courrier constitue une autre modalité de communication à distance.
4. Le téléphone marque une étape de plus dans la communication à distance : il nous permet d'entendre la voix de notre interlocuteur comme s'il était en co-présence.
5. Actuellement, on peut citer plusieurs types de communication numériques : le téléphone, le SMS, le tchat, le mail....
6. Ce qui caractérise la communication numérique, c'est qu'elle tend à placer l'individu dans une forme d'injonction à l'instantanéité de la réponse
- 6.1. C'était déjà le cas avec le téléphone, mais ce n'était pas le cas avec le courrier.
- 6.2. Or le mail, qui réduit très fortement le temps de latence entre l'envoi du courrier et sa possible réception, tend à induire une réponse immédiate de la part du récepteur.

I.3. Le mode de vie écologique

1. On trouve chez certains acteurs/trices du mouvement écologiste, que l'on peut appeler les « simplicitaires », qui consiste à transformer son mode de vie par des actions uniquement individuelles, sans changements structurels.
2. L'approche de la vie quotidienne par le technocapitalisme et donc les rapports sociaux (à la suite de Lefebvre) met en lumière le caractère structurant du technocapitalisme dans la vie quotidienne au sein du monde de vie impérial.
3. Le « mode de vie impérial » (Wissen et Brand) désigne le mode de vie qui s'est développé dans les pays industrialisés et qui s'étend progressivement à d'autres pays en remettant en cause le mode de vie de la subsistance.
4. La figure de la résistance « autonome » suppose de tenter de rompre avec la vie quotidienne sous le technocapitalisme, pour parvenir à un mode de vie qui est celui de la subsistance (cf. Aurelien Berlan).

I.4. Le grand confinement

1. Le grand confinement a constitué une expérience de pensée devenue réalité : il nous a donné l'occasion de voir ce que serait le mode de vie technocapitalisme si on modifiait un paramètre à savoir la possibilité pour la population de se déplacer.
2. Le mode de vie technocapitaliste lors du grand confinement a été une vie quotidienne avec un trafic aérien international quasiment à l'arrêt, des transports routiers fortement réduits, des transports ferroviaires eux aussi limités. Des marchandises qui circulent, mais des personnes qui ne circulent presque plus, des personnes confinées chez elles dans leur domicile.

3. Dans le monde de vie technocapitaliste confiné, les modes de communication à distance ont accentués leur place. Cela se traduit par la place que prend la visioconférence.

4. On perçoit que la vie quotidienne technocapitaliste peut être fortement transformée sans cesser d'être une vie sous le régime technocapitaliste.

Troisième partie - Thèses sur la formation existentielle dans la vie quotidienne technocapitaliste

1. Notre expérience de la vie quotidienne est structurée par les objets et les dispositifs technocapitalistes.

1.1. Certains dispositifs de consommation visent à nous faire acquérir des objets en nous les présentant comme nous permettant d'éviter des apprentissages liés à cette activité ou des tours de main que suppose cette activité (ex : cuisine, bricolage...).

1.2. Un objet dans le système technocapitaliste suppose souvent toute une infrastructure industrielle qui constitue son environnement et sa condition de possibilité. Par exemple, il n'y a pas de voitures sans un réseau de routes automobile.

1.2.1. Les objets dans le technocapitalisme font systèmes entre eux. Par exemple, le pavillon dans le péri-urbain fait système par exemple avec la voiture, un réseau routier, et avec des centres commerciaux.

2. Le technocapitalisme est traversé, en particulier, par des rapports sociaux de classes, de sexe et validiste.

3. Le technocapitalisme induit une certaine forme de notre expérience existentielle. Il y a une formation du soi par le technocapitalisme.

3.1. Le technocapitalisme induit une « colonisation du monde vécu » (Habermas). On peut aliéner sociale, cette hétéro-formation existentielle (par opposition à l'autoformation existentielle).

3.2. Les usages peuvent être créatifs et subversifs, mais ils ont lieu dans des conditions données avec des objets donnés qui produisent un ensemble d'apprentissages, des « curricula cachés » qui sont spécifiques.

4. La logique interne du système technocapitaliste est orientée vers l'efficacité : faire plus avec moins. Elle nous forme à l'intériorisation de l'évidence de la domination de la rationalité instrumentale.

5. Le technocapitalisme pré-forme notre rapport au temps et à l'espace. Il valorise l'instantanéité dans le rapport aux objets.

6. Le technocapitalisme agit sur notre conscience phénoménologique : soit pour la court-circuiter, soit pour modifier notre attention au monde.

7. La vie quotidienne technocapitaliste nous forme aux rapports sociaux de classes, de sexe et validistes.

7.1. Une des formes pris par le rapport social capitaliste dans la société technocapitaliste repose sur le travail gratuit du consommateur (Dujarier). Une partie de ce rapport social repose sur des apprentissages que doivent faire les consommateurs par eux-mêmes. Il est possible de considérer qu'une partie des apprentissages informels est donc constitué de travail gratuit informel.

8. La vie quotidienne sous le technocapitalisme induit des apprentissages informels structurés par des rapports sociaux.

8.1. Les apprentissages informels avec le technocapitalisme sont marqués par l'idée de liberté comme délivrance (Berlan). Cela peut se traduit par un appauvrissement des arts de faire traditionnels et donc des apprentissages.

9. Les apprentissages existentielles dans le technocapitalisme ne sont pas que des apprentissages inconscients ou conscients de la domination, ce sont également des apprentissages constituant des pratiques de résistance.

8. Les pratiques de résistance peuvent être de plusieurs nature et dessinent un répertoire qui va des pratiques infrapolitiques aux pratiques militantes.

Type de société et relation existentielle au monde.	Société de subsistance	Société technocapitaliste numérique
Relation au monde	- Relation directe à la production naturelle - Expérience qualitative - Hasard	- Relation médiatisée par des productions industrielles - Quantification, mesure, - Prévisibilité
Relation au temps	- Durabilité - Rythme des saisons	- Instantanéité - Accélération technocapitaliste du temps
Relation à l'espace	- Espace lié au déplacement humain ou animal	- Vitesse liée moyens de transports technocapitalistes
Nature de la production	- Artisanale, unique	- En série, standardisée
Relation à autrui	- Communauté : surveillance interpersonnelle	- Société numérique : surveillance technologique

Le technocapitalisme modifie le rapport de l'être humain à sa condition existentielle : le temps, l'espace, la relation au monde. On peut ainsi parler d'hétéroformation existentielle. Le transhumanisme prétend dépasser l'humain dans un post-humain qui n'est plus confronté à des situations existentielles telles que la maladie, le vieillissement – et la situation limite par excellence : la mort.

L'immédiateté vise à l'abolition de l'épaisseur du temps. La science-fiction rêve même à la remise en question de l'irréversibilité du temps.

Le technocapitalisme ne se situe pas dans la continuité des lumières qui prétendaient par la connaissance des lois de la nature pouvoir les modifier.

Le technocapitalisme produit une modification de la condition existentielle de l'être humain. Plus généralement, cette modification de la condition existentielle est produite par la mégamachine, car la bureaucratie également – comme l'a mis en lumière Kafka – agit sur l'expérience existentielle de l'être humain au monde social.

Conclusion :

Le technocapitalisme produit une hétéro-formation existentielle (par opposition à l'autoformation existentielle). Il s'agit ici de mettre à jour le curriculum caché de cette hétéro-formation.

Le technocapitalisme structure notre expérience existentielle au temps et à l'espace.

Néanmoins, cette structure varie également en fonction des rapports sociaux de pouvoir qui traversent le technocapitalisme : les hommes et les femmes, les valides et les personnes en situation de handicap, les classes sociales défavorisées et les classes sociales aisées n'ont pas la même vie quotidienne et la même expérience existentielle.

En outre, cette structure existentielle technocapitaliste, traversées par des rapports sociaux de contraintes, donnent lieu à des formes de résistances très diversifiées. Il y a donc une autoformation existentielle à la résistance qui peut adopter diverses formes.

LEXIQUE :

Apprentissages informels : Il désigne un ensemble d'apprentissages qui sont effectués dans le cadre de la vie quotidienne. Certains relèvent d'une hétéro-formation qui s'appuient sur un curricula caché en lien avec l'organisation socio-politique. Néanmoins, il existe des formes de formation existentielle qui constituent des pratiques de résistance au curricula caché qui peuvent passer par l'autoformation existentielle et l'autoformation sociale.

Critique de la vie quotidienne : analyse de la vie quotidienne sous l'angle des rapports sociaux.

Curricula caché d'hétéro-formation existentielle : apprentissages informels qui sont implicites à une certaine organisation socio-politique.

Méga-machine : organisation sociale reposant sur la domination de la rationalité instrumentale et de la pensée technicienne. Il est possible d'en distinguer plusieurs formes : bureaucratie socialiste, technocapitaliste, technocratie environnementaliste...

Rapports sociaux au sein des micro-pouvoirs : il s'agit d'étudier la manière dont au niveau micro-sociologique peuvent s'exprimer les rapports sociaux à travers des apprentissages informels.